

## Jasmin grand-père et polygraphe

*Pour tout vous dire* de Claude Jasmin, Montréal. Guérin littérature, 1988, 466 p. (coll. Carrefour), 19,95\$.

Michel Gaulin

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, M. (1988). Jasmin grand-père et polygraphe / *Pour tout vous dire* de Claude Jasmin, Montréal. Guérin littérature, 1988, 466 p. (coll. Carrefour), 19,95\$. *Lettres québécoises*, (52), 55–55.

# Jasmin grand-père et polygraphe

**Pour tout vous dire** de Claude Jasmin, Montréal, Guérin littérature, 1988, 466 p. (coll. Carrefour), 19,95\$.

La tradition antique appelait climatiques les années de la vie humaine multiples de sept ou de neuf, leur prêtant un caractère périlleux ou autrement caractéristique du franchissement d'une étape importante. Pour Claude Jasmin, 1987, l'année de ses 56 ans, qui a été marquée par l'accession à une semi-retraite et la perte de ses père et mère, n'a pas dérogé à la tradition : occasion à la fois de bilans, mais aussi de nouveaux départs, comme en témoigne ce journal, à la rédaction duquel l'homme-orchestre qu'a été Jasmin tout au long de sa carrière occupera ses nouveaux loisirs entre le mois de septembre 1987 et la fin de février 1988.

Si l'ombre de la mort se profile sur ce livre, à la faveur de la disparition des parents et du retentissement qu'elle a sur le fils prenant ainsi conscience du temps qui se rétrécit pour lui-même, elle doit aussi partager la vedette avec la vie : resserrement des liens affectifs avec les frères et les sœurs que les occupations de la vie ont involontairement éloignés les uns des autres, découverte de rapports nouveaux avec ses propres enfants devenus adultes et même, comme dans le cas de son fils, collaborateurs au plan professionnel. Mais, surtout, émerveillement devant l'éclosion de vies nouvelles dans la personne des petits-enfants, aux jeux desquels le quinquagénaire grand-père se prête en meneur aux ressources inépuisables et en complice ébaudi. Au-dessus de tout cela plane l'attachement indéfectible à la compagne, Raymonde, gage de stabilité et de cohérence, salut «sur tous les plans» (p. 376).

Axé sur le quotidien vécu principalement en deux lieux, la maison de Sainte-Adèle et celle de la rue Querbes, organisé autour de trois «espaces» (p. 99), les actualités, la vie culturelle, la vie privée, ce journal est également pour Jasmin l'occasion de s'interroger sur son œuvre, d'en préciser rétrospectivement l'évolu-



tion ou la courbe et d'en explorer les motivations. Occasion, aussi, de réfléchir sur la condition difficile de l'écrivain québécois, dont les œuvres restent trop souvent lettre morte auprès d'un public trop restreint, qu'aurait encore amenuisé, au cours des vingt dernières années, l'envahissement ici des marchés européen et américain. De là l'idée du journal, qui procède à la fois de «l'envie de parler comme jamais à cœur grand ouvert» (p. 266) et de l'espoir de se constituer d'«un certain petit public, toujours le même [...] une grosse famille» qui permettrait à Jasmin de mettre fin à «ses tentatives, si souvent vaines, pour capter l'attention du plus grand nombre» (p. 17).

Mais tout n'est pas que réflexion dans les propos de ce journal. Comme pour mieux conjurer le vieillissement et la mort, on est ébloui, en effet, dans ce livre, par un feu roulant de créativité : projets incessants de téléromans ou de télé-théâtres, sans parler du roman (la prochaine parution), à la conception duquel on assiste puis dont on suit la rédaction et l'achèvement au fil même des pages du journal. Et la vocation première de Jasmin, celle des arts plastiques, n'est pas elle non plus laissée en reste : volonté de reprendre à son compte et de perpétuer le métier de céramiste du père, et production d'œuvres graphiques pour l'éditeur Guérin.

Et à travers tout cela, une activité importante — pour ne pas dire frénétique — de personnalité publique : talk-shows, dîners en ville, poulets divers aux journaux, ressassements de vieilles rancunes et rancœurs sans lesquels Jasmin ne serait pas Jasmin. Celui-ci, on le sait, s'est toujours battu visière levée et n'a guère le goût, même à son âge, de se réformer ou de s'assagir en ce domaine : «J'aime dire tout haut et faire imprimer ce qui se pense tout bas, avec les risques que cela comporte» (p. 341). Il n'en reste pas moins que, comme pour tous les clowns (c'est lui-même qui avoue, p. 340, en porter la défroque), sa gaieté tonitruante dissimule «une certaine tristesse que je tiens solidement enchaînée au fond de moi» (p. 218) et qui constitue l'autre versant de sa personnalité. C'est le fait de l'homme mûr que de savoir en reconnaître l'existence et de s'en accommoder.

La spontanéité débordante de Jasmin ne saurait cependant justifier les trop nombreuses traces que comporte ce livre d'un ouvrage exécuté à une vitesse excessive tant par l'auteur que par son éditeur. Jasmin massacre allègrement la graphie des noms d'un nombre étonnant de personnalités artistiques et littéraires, depuis Sarah Bernhardt, rebaptisée tout simplement Bernard (p. 33), jusqu'au créateur de James Bond, qui assume, lui, un prénom presque breton sous les traits de Yan Flemming (p. 155). Jasmin écrit régulièrement par ailleurs «maffia» pour «mafia» et parle même de ses «prestances» de talk-show (p. 277) sans doute pour désigner ses prestations. Où était donc, lors de la préparation du manuscrit pour l'édition, l'attention de «la reviseuse [sic] brillante» de la maison Guérin, dont il est question à la p. 285?

On a trop souvent l'impression, en lisant ce livre, de se trouver en présence d'un journal-minute auquel a manqué la réflexion bénéfique qu'aurait pu fournir un processus de révision en profondeur comme prélude à la publication. Mais Jasmin a manifestement pris beaucoup de plaisir à la rédaction de ce journal, au point de laisser entendre à plusieurs reprises son intention d'y donner longue suite. Je dois avouer, quant à moi, que l'expérience de ce premier volume ne me paraît guère concluante et je serais tenté de conseiller à l'enthousiaste polygraphe de s'en tenir, en ce genre nouveau pour lui, à son divertissement d'une unique saison. □